

Message de Maria-Alice Medioni à ses collègues du GFEN secteur Langues

3 avril 2020

Je n'arrête pas de me triturer les méninges en me demandant ce que je ferais, à ce stade du confinement.

Constat :

- un enthousiasme débordant du corps enseignant qui a investi le numérique comme jamais, alors qu'il manifestait une résistance de bon aloi jusqu'à présent face aux injonctions de l'institution qui poussait toujours vers le tout numérique ;
- peu de différences avec ce qui se passe dans la classe ordinaire : des exercices à faire et à rendre, souvent même notés (voir les différents appels à y renoncer qui risquent de rester sans effet... surtout au moment où on parle de faire le choix du contrôle continu pour le Bac !) ;
- la « continuité pédagogique » prise au pied de la lettre : on continue le programme, vaille que vaille, en utilisant les procédés, par exemple, de la classe inversée ;
- des parents qui n'en peuvent plus : les plus aisés, dotés en espace et en outils, en ont ras le bol de se transformer en enseignants de leurs enfants, avec tous les conflits que ça suppose ; il y a quelques « malades » qui en demandent davantage, mais bon, espérons qu'il ne s'agit que d'une petite minorité ; et puis il y a les autres qui ne peuvent accompagner leurs enfants comme les tâches demandées par les enseignants le requièrent, soit par manque de temps (ils ne sont pas confinés, eux ! ou alors en télétravail), d'espace (il y a des familles qui vivent dans des hôtels, dans la rue, dans des voitures (voir le livre de Bernard Lahire, *Enfances de classe*, « **Balkis : dormir dans une voiture devant l'école** », pp. 187-230), soit par manque de familiarité avec les requis de l'école : voir [l'article de Marie-Aleth Grard dans le Café pédagogique](#) ;, et notamment l'exemple avec l'accès au logiciel Pronote) ;
- des outils numériques qui plantent, des sites saturés, et surtout, surtout, l'illusion que tous les élèves peuvent y avoir accès, alors que l'on sait pertinemment que c'est très très loin d'être le cas, et que même si certains disposent d'un ordinateur, ils sont fortement démunis face à certaines procédures exigées pour l'accès aux ressources prescrites, et que le refrain : « Mais ils ont tous un portable ! » ignore totalement que les usages ordinaires qu'en font les jeunes ne sont pas, encore une fois ceux que l'école exige et dont ils ne sont pas du tout familiers ;
- des élèves qui décrochent, et particulièrement **les plus fragilisés par l'école**, dans les familles populaires et pauvres, et en lycée professionnel ;
- notre discipline, les langues, qui exige, plus que tout autre, des interactions et particulièrement entre pairs ;
- un bac 2020 qui se dessine plus précisément maintenant avec contrôle continu et oral ;
- et pour finir, la période des vacances de printemps qui commencent : nous voilà dans une situation impossible, tiraillés entre : ils ont envie et besoin de vacances et comment les « tenir » dans ce confinement sans activités scolaires ? Sans compter qu'on laisse présager le fait qu'il n'y aurait pas de retour en classe avant l'été : « le premier ministre ne garantit pas une réouverture des écoles avant les vacances d'été » [lire](#)

Dans cette situation, que faire ?

Je me suis dit, en premier lieu, que les deux seuls outils pratiquement disponibles pour tous sont la télé et le téléphone. Il y a aussi la radio mais à réserver, me semble-t-il, pour les apprenants les plus outillés dans la langue étrangère. J'écris « pratiquement disponibles » parce que ceux qui vivent dans la rue ou dans une voiture n'en disposent pas, et que tout le monde n'a pas la possibilité comme les enseignants de pouvoir se payer des forfaits illimités pour le téléphone ! Peut-être cet épisode dramatique que nous vivons permettra-t-il de faire toucher du doigt cette réalité tellement dérangeante qu'elle n'est quasiment jamais évoquée ni même imaginée à l'école ! Comme lorsqu'une de mes profs au lycée, découvrant que je n'avais pas de chambre, donc pas de bureau pour travailler, que nous n'avions pas de télé ni de voiture et que nous ne partions pas en vacances, s'était écriée, devant toute la classe : « Mais comment vivez-vous, Maria-Alice ? ». C'était il y a 55 ans, mais les choses n'ont guère changé !!!

Donc, il me semble que nous pourrions ouvrir un chantier là-dessus en réfléchissant à ce que nous pourrions faire, en langues.

Pour ma part, dans l'urgence, je vois ces quelques pistes :

- utiliser les émissions et les films en VO sur les chaînes accessibles à tous, avec une **guidance** (voir PJ) à laquelle il nous faudrait réfléchir : d'abord expliquer comment on passe sur le bon canal pour avoir le film ou le reportage en VO (eh oui, il y en a plein qui ne savent pas !), ensuite, peut-être sélectionner certains passages à suivre en VO, et le reste en français, pour qu'il n'y ait pas de saturation, ou donner un temps court en VO, ou... etc. Ils peuvent noter ce qu'ils comprennent et ce qu'ils ne comprennent pas, puis vérifier en revenant au français, ou avec des sous-titres en langue-cible (certaines émissions le permettent) puis revenir à la langue cible pour constater ce qu'ils comprennent mieux, etc. On peut leur suggérer de le faire en petits groupes (et même en binômes, malgré ma réticence à cette modalité de travail, comme vous le savez, mais situation exceptionnelle oblige...), à la même heure, d'échanger au téléphone après chaque visionnage, etc. On peut pratiquer un tirage au sort et attribuer une liste de 2 ou 3 films à chaque groupe. Ils peuvent ensuite s'enregistrer en langue cible au téléphone pour envoyer un message aux copains qui ont vu d'autres choses, et les inciter à regarder ce qu'ils viennent de découvrir. Il faut les encourager à se téléphoner pour se dire ce qu'ils en pensent aussi, en français, à imaginer comment ils le diraient en langue-cible, à vous interpellé au téléphone pour demander aide et confirmation. Si on présente ça de façon non scolaire***, ça peut marcher... Bien sûr, ça suppose que les consignes de travail, bien explicitées, encourageantes et séduisantes (eh oui !) leur parviennent par des moyens sûrs.

- utiliser les correspondants : c'est le moment où jamais ! Il faut se mettre en chasse d'enseignants étrangers qui sont dans la même situation que nous en France et dont les élèves pourraient correspondre oralement avec les nôtres. Ça a peut-être l'air loufoque, mais pourquoi ne pas essayer ? Bien entendu, lorsqu'ils échangent, chacun utilise sa langue 1 et ils sont en CO. Puis, il faut les engager, dans un deuxième temps, à passer à la L2 (langue-cible) en s'entraînant.

En ce qui concerne « le programme ». Cette année, le programme, c'est ce qu'on a eu le temps de travailler avant le confinement. Donc, il s'agit de faire en sorte que ça ne se perde pas. Parce que ce qui n'a pas été travaillé en classe, tant pis, ça ne peut pas se faire en-dehors de la classe. Faut-il rappeler qu'on apprend en interaction et avec un enseignant ? Qu'on ne vienne pas nous faire pleurer avec tous ces « bons élèves qui perdent leur temps », alors qu'ils sont en train d'engranger des connaissances, grâce à leur environnement, auxquels les autres n'ont pas accès et sont en train de les lâcher dans la course à « l'égalité des chances » ! Égalité des chances : tous sur la même ligne de départ mais pas avec les mêmes moyens !

Pour le Bac, il faut les engager à s'entraîner mutuellement à l'oral, les appeler individuellement pour leur demander de préparer un oral et à les rappeler ensuite pour qu'ils vous parlent. N'espérez pas que tous le feront de leur propre initiative... bien évidemment, pour que ce soit un oral, il faut qu'ils soient préparés mais que ce soit pas l'oralisation d'un écrit. Donc, lorsqu'on rappelle, on donne une consigne qui n'a pas pu être préparée à l'écrit ! Ce n'est pas facile, je l'admets... mais a-t-on le choix ?

Ça suppose que tous les jeunes disposent de notre numéro de téléphone et de notre mail (le mail ne suffit pas, pensez à ceux qui n'ont pas d'ordi...). J'ai communiqué, tous les ans, mon numéro de téléphone (pas à mes débuts, j'étais trop aliénée par les discours alarmistes de l'institution !) à mes élèves aux Minguettes (banlieue de Vénissieux, pour ceux qui ne connaissent pas), et plus tard à mes étudiants à l'IUFM et à Lyon 2, sans jamais être molestée ni submergée par les appels ! Mais cela m'a permis de raccrocher quelques-uns qui perdaient pied, ou de dénouer, parfois, des situations difficiles.

Je suis sûre qu'on peut continuer à réfléchir ensemble. Qu'en pensez-vous ?

Et puis surtout, organisons-nous pour ne pas accepter tout et n'importe quoi ! Restons vigilants pour que cet épisode dramatique nous oblige à réfléchir à un Bac intelligent et à caractère national, aux outils numériques qui aveuglent sur les réalités sociales et qui trompent sur ce qu'est l'acte pédagogique. On peut d'ores et déjà manifester par le biais de différentes organisations... et en ligne ou à notre fenêtre ou sur notre balcon !

*** Je voudrais préciser que je n'ai pas forcément de grief contre le « scolaire » si ce n'est dans ses formes les plus ordinaires et aliénantes : questions-réponses, mémorisation sur le mode perroquet, contrôle permanent, etc.